

Si la naissance des Evangiles m'était contée...

Tout a commencé par une rumeur...

Propagée de bouche à oreille, timidement puis s'enhardissant au long des jours, grossissant de mois en mois, d'année en année, la nouvelle a couru. Une rumeur peu crédible d'abord, et peu crue, même moquée : elle était colportée par des femmes, des radotages ont même dit certains, parmi les plus respectés ! Tous les textes écrits plus tard, malgré leurs nombreuses divergences, s'accordent sur ce point : ce sont toujours les femmes qui l'ont su en premier, qui ont cru en premier, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques, Salomé, « les femmes venues avec lui de Galilée ». Parfois terrorisées soit devant le mystère, soit devant les moqueries ou même les arrestations éventuelles, elles n'ont rien dit, parfois elles ont couru le dire aux apôtres qui ne les ont pas prises au sérieux. Mais voici que des expériences se mettent à converger : Pierre et Jean au tombeau voient les lieux comme les femmes les ont décrits, deux disciples sur la route rencontrent un voyageur qu'ils reconnaissent enfin dans le geste du pain partagé. Revenus en hâte à Jérusalem, les autres disciples confirment : le mot est enfin dit. Il est Vivant, il est Le Vivant...et voici qu'ils Le voient ! Sur ce point encore tous les textes vont concorder : il s'agit toujours d'un phénomène de vision, exprimé par une forme rare du verbe grec « voir », un passif : il a été vu, il s'est donné à voir, ou Il a été donné à voir (par Dieu ? car le passif permet souvent, en hébreu d'abord puis en grec, d'exprimer sans le nommer l'action de Dieu). Dans les traductions françaises « il est apparu » ne rend pas fidèlement la complexité du terme.

Chez les douze la peur va encore l'emporter quelques jours, la peur ou l'attente d'une confirmation intérieure, l'attente d'une force nouvelle en laquelle il reconnaissant l'Esprit promis par leur maître. Alors ils sortent et se mettent à proclamer le don incroyable fait à l'humanité. Le don...celui de la mort vaincue, de l'accès d'un homme semblable à eux à la vie divine, la promesse que c'est pour tous aussi que le ciel s'ouvre, et cela est proclamé le jour même de la fête des Semaine, qu'en grec on appelle Pentecôte, la fête du 50^{ème} jour, celle du Don de la Torah. Le don de la vie divine qui accomplit de façon inattendue, inouïe les promesses de la Loi...Pierre fait retentir cette nouvelle incroyable devant les juifs de la diaspora réunis ce jour là à Jérusalem. Mais il y a loin de l'annonce à la réception de cette annonce. Bientôt les synagogues où les apôtres la font entendre vont se fermer aux « disciples du chemin », et des violences vont éclater, des lapidations : Luc dans les Actes des Apôtres a retenu celle d'Etienne. Cinq ou six ans plus tard, un pharisien zélé, décidé à faire taire la rumeur, se rend à Damas muni de lettres d'accréditation pour y faire arrêter ceux qui la propagent. Mais lui aussi, Saul de Tarse, qui plus tard se fera appeler Paul, le petit, le dernier, fait sur la route une rencontre bouleversante qu'il évoquera à plusieurs reprises, celle du Vivant qui s'identifie à ses frères persécutés. Expérience indicible et dont témoigne ensuite directement ou indirectement toute l'action évangélicatrice de Paul. Envoyé par la communauté d'Antioche, où s'étaient réfugiés nombre de disciples après la persécution déclenchée en Judée, Paul va parcourir quelques années plus tard le bassin méditerranéen. Avec Barnabé il reçoit mission d'évangéliser le monde gréco-romain et va fonder partout où il passe de nouvelles communautés que, dans les lettres qu'il leur écrit, il nomme des « ekklesia », des églises, mot issu de la pratique démocratique athénienne où il désignait l'assemblée du peuple et dérivé du verbe « appeler ». Ces « églises » rassemblent des assemblées convoquées par leur Seigneur.

La rumeur donc enfle et se propage, gagne jusqu'à la capitale de l'Empire, mais elle ne touche encore que de petits groupes. Il n'empêche, elle va réellement changer le monde. La foi au Christ ne se prouve pas, elle se raconte : la rumeur repose exclusivement sur le témoignage de ceux qui ont vécu l'aventure d'un prédicateur itinérant, venu de l'obscur village de Nazareth en Galilée, d'hommes et de femmes qui l'ont suivi sur les chemins de Palestine, ont reçu de lui la Bonne Nouvelle de l'accomplissement de ce qu'avaient depuis des siècles annoncé les prophètes. Ils ont reconnu en lui le Messie attendu, ont vécu le drame de son supplice et de sa mort, et acquis, dans une expérience bouleversante, la certitude de sa Résurrection.

Pendant trois décennies environ (de 30 à 60), ce récit ne s'est propagé qu'oralement. De cette période les seuls textes qui nous sont parvenus sont les lettres de Paul, à partir de l'année 50 : le premier texte chrétien est donc la Première Lettre aux Thessaloniens. Thessalonique capitale de la province romaine de Macédoine est la première métropole européenne abordée par Paul, après Philippi, nettement moins importante.

Rien d'étonnant dans cette transmission purement orale : Jésus lui-même n'a rien écrit, comme Socrate dans l'univers de la sagesse grecque. Dans l'Antiquité, encore nombre de maîtres à penser pratiquent l'oralité, regroupant autour d'eux des disciples qu'ils forment, mais ne sont pas d'abord des écrivains. Les prophètes de l'Ancien Testament faisaient de même et ce sont en général les disciples qui ont mis leur enseignement par écrit. Mais il existe aussi une autre raison : les premières communautés chrétiennes ont cru à un retour imminent du Christ : à quoi bon alors écrire, il suffisait d'appeler les croyants à veiller jusqu'à la Parousie. Mais ce retour se fait attendre, les persécutions font disparaître un par un les témoins oculaires, leur âge aussi rend leur mort prochaine. Alors il faut fixer les témoignages. Cette fixation a lieu dans les communautés, à partir des récits connus et des pratiques liturgiques. Elle ne se fait pas d'un seul jet, mais par étapes, et va se réaliser différemment selon les publics auxquels seront destinés ces récits, les lieux où résident ces communautés.

L'évangélisation orale avait commencé avant même la mort de Jésus : les disciples ont été envoyés en mission pour proclamer la Bonne Nouvelle de la venue du Royaume de Dieu. Après la Passion et la Résurrection se constitue une sorte de « noyau dur » de la prédication qu'on appelle le « kérygme » : c'est encore Paul qui nous en donne, dans la première lettre aux Corinthiens au ch.15 (datée de 56) la première version écrite : *« Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé [...] Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai reçu moi-même : **Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze.** »* Tous les mots ici sont importants : l'Évangile n'est pas un texte, mais une Bonne nouvelle à annoncer ; cette bonne nouvelle est celle de la mort et de la résurrection du Christ. Paul lui-même l'a reçue des témoins, et ensuite l'a transmise. La formule elle-même constitue l'acte de foi fondamental, le premier credo. Le parallélisme des éléments en indique le caractère oral et liturgique. Dans chacune des deux affirmations fondamentales (mort/résurrection) trois éléments : un fait, son caractère d'accomplissement des Écritures, et sa preuve. Voilà donc la toute première proclamation, elle correspond à ce qui dans les Évangiles deviendra le récit de la Passion et de la Résurrection.

Dans les premières communautés, les traditions orales poursuivaient trois objectifs : annoncer cette Bonne Nouvelle de la mort salvatrice et de la résurrection ; célébrer le Seigneur dans une liturgie centrée autour du repas eucharistique ; amener à vivre en chrétiens. Pour cela, il fallait aussi faire

connaître l'enseignement du Christ au long de sa vie publique, et tous les signes qu'il avait posés de sa messianité.

Ce n'est qu'ensuite que certains textes vont remonter à l'enfance, qui au départ n'est pas objet de récit. Pourquoi cette absence ? D'abord parce que dans l'Antiquité, l'enfant n'est pas l'objet d'une attention particulière, ensuite parce qu'on avait sans doute fort peu d'éléments. Mais surtout parce que les récits, oraux puis écrits, n'avaient absolument pas pour but d'élaborer une biographie de Jésus de Nazareth ni même d'inventorier des faits, mais de témoigner de ce qui a été vécu avec Jésus, d'en dégager le sens et de susciter la foi et la conversion à une nouvelle vie. Si deux des rédacteurs ont élaboré les récits de l'enfance de Jésus, c'est pour montrer comment dans cette enfance se révélait déjà la véritable nature du Messie, et cela d'une façon totalement paradoxale par rapport à l'attente messianique juive.

L'élaboration des textes évangéliques que nous lisons aujourd'hui s'est donc faite à partir des traditions orales de différentes communautés, ce qui explique certaines divergences, et en utilisant des matériaux fournis sans doute par certains recueils déjà constitués comme un récit archaïque de la Passion fixé à Jérusalem dès les années 40, et ce qu'on appelle les « logia », recueil de paroles prononcées par Jésus.

C'est dans la Rome impériale, la grande ville païenne, au cours du règne de Néron, tyran que son pouvoir a rendu fou, qu'est né le texte le plus ancien, entre le martyre de Pierre et la destruction de Jérusalem par Titus, donc entre 64 et 70. Les juifs et les tout premiers chrétiens romains avaient été chassés par un édit de l'empereur Claude en 49. C'est donc pour un groupe de chrétiens issus du paganisme que Marc, juif identifié à Jean-Marc compagnon de Paul et Barnabé dans leur première mission, et de Pierre à Rome, met par écrit le premier récit. Si les premiers mots en sont « commencement de l'Evangile de Jésus le Christ, Fils de Dieu » cette expression ne désigne pas le texte, mais ce qu'il est chargé d'annoncer : la Bonne Nouvelle qu'est le Christ lui-même et le commencement radical qu'il représente dans l'Histoire. Cette première ligne se souvient évidemment des premiers mots de la Genèse « au commencement » et donne immédiatement la clé de compréhension des événements en révélant l'identité du Christ « fils de Dieu ». Ainsi est donnée dès le départ la réponse à la question que le texte qui suit ne va cesser de poser : qui est cet homme ?

Le texte de Matthieu voit au contraire le jour à Antioche de Syrie, où s'est développée une communauté judéo-chrétienne importante dès le martyre d'Etienne, nombre de chrétiens de Jérusalem s'y étant réfugiés. Son auteur est un chrétien d'origine juive, mais sans doute identifié faussement au publicain du même nom. Son récit a probablement été rédigé entre 80 et 90. Les thèmes principaux en sont : l'accomplissement des Ecritures, le Royaume et la communauté ecclésiale.

L'œuvre de Luc, qui se compose de deux volumes (Evangile et Actes des Apôtres) explicitement liés entre eux par l'auteur lui-même, est celle d'un homme cultivé, possédant parfaitement la langue grecque qu'il manie avec élégance, peu au courant des coutumes et de la géographie palestiniennes, donc probablement lui-même d'origine grecque et s'adressant à un public lui aussi de culture hellénistique. Peut-être fait-il partie dans le monde païen de ceux qu'on appelle « les craignant-Dieu », acquis au monothéisme sans être juif d'origine. La tradition ancienne (par exemple St Irénée à la fin du 2^{ème} s.) fait de lui un médecin compagnon de Paul, comme le postulent certains passages

des Actes où il utilise le « nous » pour parler de l'Apôtre et de ses compagnons. Les passages de l'Évangile décrivant la ruine de Jérusalem le font dater d'après 70, donc contemporain de celui de Matthieu, et les Actes ont dû être écrits après 80. Luc est le plus historien des évangélistes. Il montre que Jésus est au centre de l'Histoire, entre le temps d'Israël et le temps de l'Église, tandis que Jérusalem est le centre de l'espace. Les thèmes qui lui sont chers sont la miséricorde, la joie messianique et l'action de l'Esprit-Saint.

Matthieu et Luc dérivent à la fois de Marc (ou d'une source qu'ils ont en commun avec lui) et d'une autre source. Le parallélisme des trois récits les a fait nommer « synoptiques » (ayant le même regard).

La rédaction du texte attribué à St Jean est plus tardive, entre 90 et 100, elle est rattachée à la figure du « disciple que Jésus aimait », sans que son nom soit donné ; on pense qu'il y a eu au moins deux rédacteurs. On peut parler d'une « école johannique », autour de la ville d'Éphèse, à qui l'on attribue aussi les trois Lettres et l'Apocalypse. La pensée johannique témoigne de l'influence culturelle des milieux hellénistiques, même si l'auteur est d'origine juive.

Ce n'est qu'au deuxième siècle que les textes vont être attribués à chacun des 4 évangélistes, et qu'ils vont recevoir le nom même d'Évangiles. Il est difficile d'identifier avec certitude leurs rédacteurs, car l'Antiquité a largement pratiqué ce que l'on appelle la « Pseudépigraphie », c'est-à-dire le procédé par lequel on écrit un livre sous un nom d'emprunt, en général celui d'un personnage important. Cette pratique permet de placer le texte sous l'autorité du personnage mentionné. Ainsi en est-il dans l'Ancien Testament pour le livre de Daniel, celui de la Sagesse attribué à Salomon, et même pour l'ensemble du Pentateuque que la tradition attribue à Moïse. Sans doute des textes de Matthieu et de Jean ainsi que certaines lettres de Paul sont-ils de cette nature. Il ne s'agit pas de tromper le lecteur mais au contraire de conférer au texte une plus grande dignité.

Le « Canon » du Nouveau Testament n'est définitivement fixé qu'au cours du 4^{ème} s. mais les textes que citent les Pères de l'Église dès le début du 2^{ème} s. sont déjà ceux que nous connaissons aujourd'hui.

Si le Kérygme primitif a porté sur la mort et la résurrection, les deux Évangiles de l'Enfance lui sont étroitement liés, car ils nous disent exactement ce que la Croix manifeste : le Fils de Dieu est l'un de nous, il meurt en homme parce qu'il est, comme tous les humains, né d'une femme. L'Incarnation, l'affirmation inouïe que Dieu se fait homme, que seul le christianisme a osé proclamer, se lit dans la mangeoire de Bethléem comme sur la Croix du Golgotha.

La poétesse Marie Noël l'a admirablement chanté dans sa *Berceuse de la Mère-Dieu* :

Mon Dieu, qui dormez, faible entre mes bras,
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,
J'adore en mes mains et berce étonnée,
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.

De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas.
Vierge que je suis, en cet humble état,
Quelle joie en fleur de moi serait née ?
Mais vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.

Que rendrais-je à vous, moi sur qui tomba
Votre grâce ? ô Dieu, je souris tout bas
Car j'avais aussi, petite et bornée,
J'avais une grâce et vous l'ai donnée.

De bouche, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour parler aux gens perdus d'ici-bas...
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De main, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...
Ta main, bouton clos, rose encore gênée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De chair, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour rompre avec eux le pain du repas...
Ta chair au printemps de moi façonnée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De mort, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour sauver le monde... O douleur ! là-bas,
Ta mort d'homme, un soir, noir, abandonnée,
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.